

descendait, promenades innocentes et dont la durée comptera parmi les plus belles heures que j'ai vécues.

Tout ça c'est de la poésie dira-t-on.

Quand ce serait de la poésie ? Est-ce que toutes les choses ne sont pas condamnées à voir la leur, sous peine de devenir infiniment misérables, et entendez-vous nier que tout ait la sienne dans la Nature, qui devrait être la règle et le modèle de la vie ! C'est justement parce que les banalités physiques de l'amour sont à la portée immédiate de tout le monde, l'amour-propre se pique à gagner ou à ne pas gagner l'amour d'une femme. Question de conquête et de renommée où l'amour n'a rien à faire. Car là où est l'amour-propre, il n'y a plus d'amour. Au reste, les femmes ne sont pas plus intéressantes que les hommes à ce jeu—car c'en est un. C'est comme la petite guerre et les grandes manœuvres, où l'heure de la défaite, aussi bien que l'heure de la victoire, sont fixées à l'avance. Passons sur cette parodie et revenons au vrai platonisme, au sincère. Je répète que, pour les natures à qui l'idéal n'est pas encore complètement indifférent, il a des charmes d'autant plus vifs qu'ils sont plus fragiles, très subtils, très enlçants, enveloppants comme le fils d'un réseau ; ces liens sont étrangement frêles et faciles à briser. Je les comparerais volontiers à ces jolies toiles d'araignées automnales dont les jardins sont tapissés en octobre. La rosée les saupoudre de diamants où le soleil vient poser de minuscules arcs-en-ciel. Elles semblent tenir captives les branches qu'elles unissent ; mais le vol d'un oiseau, un souffle de vent les traverse et les déchire. Ainsi les amoureux vivent sous une chaîne d'enchantements, dans une trame tissée de rayons, de chants et de parfums, toutes choses dont aucune n'est solide. Un caprice suffit à rompre cette douce et imaginaire prison.

Car si la jeune fille aimée est trop idéale pour pouvoir inspirer un amour sérieux et durable, il ne rompra pas de suite s'il est vraiment épris. S'il est intelligent il craindra une révolte qui le ramènerait plus soumis. Mais il entrera fatalement dans la voie des compromissions. Rien ne sera changé en apparence. Peut-être semblera-t-il plus aimable, n'ayant plus de ces mélancolies furieuses où s'affirmaient la sincérité de ses sentiments et les douleurs de la crainte d'être délaissé. Mais il ne vivra plus que dans le rêve de ce qui avait été une réalité, dans le souvenir mort de ce qui avait été un espoir vivant. Il se complaira peut-être longtemps encore dans des illusions dont il a mesuré le néant. S'il est généreux, il continuera même d'aimer, mais d'une autre façon qui ne comporte plus le nom d'amour. Aussi le platonisme n'apparaît comme un chemin fleuri où l'on marche ensemble, où il est même délicieux de marcher lentement pour que la route soit plus longue, mais sur lequel on ne peut revenir en arrière. C'est une fatalité de cet état subtil comme l'air où les ailes de l'oiseau ne sauraient planer toujours loin de la terre.

FÉLIX.

LES GENS DÉSAGRÉABLES.

Les gens désagréables ont toujours eu pour moi un certain attrait ; c'est une variété de l'espèce humaine qu'il est si intéressant d'étudier ! Et que d'occasions se présentent journellement de faire cette étude, de la poursuivre jusque dans ses plus intimes détails ?

D'abord, on a généralement dans sa propre famille un personnage quelconque créé apparemment pour exaspérer ceux qui le touchent de près. Tel est l'oncle célibataire qui trouve à redire à toute décision prise sans qu'on l'ait consulté, et qu'on est

obligé de ménager à cause de l'héritage qu'on espère. Je connais sa force, et lorsqu'il s'agit de choisir une profession ou une "épouse" pour un de ses neveux, il arrive et profite de sa position pour décocher à tout le monde des apostrophes plus ou moins blessantes.

—J'en ai le droit dit-il.

Dans le monde, qui de nous n'a rencontré le monsieur ergoteur, qui veut toujours avoir raison ; à coup sûr l'être le plus désagréable que la terre ait jamais porté ?

D'abord, il a pour système arrêté de contredire ses interlocuteurs ; j'en connais un chez qui cet esprit de contradiction est si bien implanté que si vous vous rangez tout à coup de son avis, il vire immédiatement de bord et prend le contre-pied de ce qu'il a soutenu au début de l'entretien, afin de se donner le plaisir de vous contredire de nouveau.

On conviendra que les gens désagréables sont aussi difficiles à éviter dans la vie que l'ail dans les ragoûts marseillais ; il faut donc s'ingénier à diminuer le plus possible la dose d'ennui qu'ils apportent avec eux. Envisagez-les comme des phénomènes bizarres, qu'il est instructif et intéressant d'observer ; et vous finirez par vous plaire comme moi à les étudier.

La première petite nausée surmontée on a, je vous l'assure, certains dédommagements, de même que les horreurs du premier cigare, sont compensées plus tard par les jouissances que procure le havane au fumeur aguerri. Les facultés de l'homme sont merveilleusement appropriées à l'acquisition de goûts nouveaux ; seulement le temps est nécessaire au procédé. Il y a cependant, je l'avoue, certaines eaux minérales que je n'ai pas encore su avaler avec toute la satisfaction désirable ; mis j'attribue mon incompetence sur ce chapitre tout simplement à un manque de persévérance.

Il y a dans les attributs des gens dont je parle tant de choses qui font rêver. Ainsi je me demande souvent :

—Savent-ils qu'ils sont si désagréables ? S'aperçoivent-ils qu'ils diffèrent des gens aimables ?

En réfléchissant, je crois devoir résoudre négativement ces deux questions.

Jugez en vous-même.

Je vais au théâtre, et les gens qui m'entourent jasant et ricanant, tandis que je tâche d'écouter, ou bien un homme qui a déjà vu la pièce raconte l'intrigue à un autre qui ne la connaît pas ; ou quelqu'un répète tous les mots qu'il trouve heureux à la dame sourde, qui occupe la stalle voisine de la mienne. J'ai beau chuter ; ils me regardent imperturbablement et continuent de plus belle. Ils sont absolument inconscients, mieux encore, dans leur esprit c'est moi qui ai tort, c'est évident.

Je sors ; je suis attendu quelque part. Un importun m'arrête dans la rue et m'expose longuement (hélas !) ses griefs contre le ministère ; si je tâche de lui échapper sous prétexte que j'ai une visite importante à faire, il s'obstine à m'accompagner jusqu'à la porte, et croit positivement m'avoir causé un plaisir extrême.

Si, par contre, les gens désagréables ont conscience de l'effet qu'ils produisent sur nous, pourquoi persistent-ils dans leur manière d'être ? En sont-ils plus heureux ?

Par exemple, quelle est la subtile jouissance qu'éprouve certain vieux général en débitant ses observations cyniques, lesquelles me rendent mécontent de ma maison, de mes chevaux, de mes tableaux et de moi-même ?

Ce sont là des choses aussi inexplicables, à mon avis, que la condition de ces habitants des Açores, dont un voyageur disait, il y a quelques jours :

"Les ânes, les hommes, les femmes et les enfants dorment et mangent dans la même chambre. Ils sont sales, rongés par la vermine et *parfaitement heureux* !"

Les gens désagréables m'amuse encore plus

qu'ils ne m'étonnent. Ils me font rire, ils ressemblent à ces types exagérés qu'on voit dans certains vieux vaudevilles, appartenant jadis au répertoire du Palais-Royal,—ils sont absolument déraisonnables. Ils se mettent en colère, ils boudent ; or, les boudeurs et les gens en colère, ils ont toujours quelque chose de grotesque. Ils disent des choses piquantes, font des épigrammes... Au moins l'intention y est-elle toujours. Ils constituent une opposition perpétuelle, et chacun sait que les boutades les plus amusantes ne partent jamais des rangs ministériels. Ils se donnent une peine infinie pour outrager les convenances... ce qui est déjà charmant, à cette époque d'ennuyeux décorum. Il est vrai que de temps en temps ils nous agacent les nerfs ; mais c'est ce que font les gens agréables, il est même avéré que le miel fatigue l'estomac plus vite que le vinaigre.

Quant à la femme désagréable, elle ressemble au vide des anciens, la nature l'abhorre et n'a pas de place pour elle. Ce n'est qu'une parodie de la femme. Si elle a un peu de beauté, elle donne à ceux qui la rencontrent cette espèce de choc nerveux qu'on ressentirait en goûtant une liqueur qu'on aurait prise pour du vin blanc, et qui ne serait que du verjus.

Heureusement, il est rare qu'une femme désagréable soit belle, dans la véritable acception du mot ; l'impitoyable nature ne dissimule rien. Le charme du visage est produit par la bonté du caractère. La figure n'est pas un masque, elle est un miroir, et ce miroir reflète tout avec une effrayante fidélité. On ne peut donner à son visage l'expression qui plaît à l'œil, si le caractère est hargneux et méchant. L'envie, surtout, creuse, déprime et dessèche.

Chez la femme, les formes que prend un caractère désagréable sont multipliées ; leurs effets sont identiques. L'attrait disparaît pour faire place à la répulsion. On n'éprouve près d'elle que de l'ennui car la femme désagréable ennuit tout le monde et s'ennuit elle-même.

Tout ce qu'on peut faire d'elle, c'est la tourner en ridicule, et l'accommoder à la sauce piquante. Elle ressemble à la pantoufle de certain explorateur, qui inutile comme pantoufle, devint supportable comme base d'un civet.

Il est un point important sur lequel je suis tout à fait fixé : c'est qu'il y a, pour un homme, un certain avantage à être systématiquement désagréable. C'est une façon de faire son chemin dans le monde.

D'abord, vous vous faites craindre, on a peur des coups de boutoir que vous savez si bien donner, on s'efface devant vous, on fait place, et vous obtenez, en prenant simplement la peine de froncer le sourcil et de grossir la voix, ce qu'on refuse aux gens doux et timides. L'entêté qui nous poursuit de ses démarches indiscrettes l'emportera sur l'homme de mérite qui attend modestement à l'écart. Devant le chef de famille dur et brutal, les enfants se courberont, soumis et craintifs ; la femme obéira en tremblant à son moindre signe... peut-être se vengera-t-elle en secret de ce qu'on lui fait souffrir, mais son tyran n'en saura rien ; selon les apparences, il est le maître absolu.

Cependant, si, par pure lassitude, on cède devant l'obstination, les clameurs, l'importunité des gens désagréables ; si on accorde à leur instance peu délicate ce que n'obtiennent pas les gens aimables, au caractère facile, ne vient-il pas un moment où l'abandon, l'isolement leur font éprouver à leur tour cette profonde désespérance qu'ils ont pris plaisir à faire naître chez d'autres.

Il arrive parfois qu'on récolte ce qu'on a semé ; avouons qu'en pareil cas les gens désagréables sont à plaindre. Il est facile de rompre avec eux ; car ils n'ont pas su se faire une place dans les cœurs ; et un beau jour, à leur grand étonnement, il se voient délaissés.

MAURICE REYNOLD.